



LAURETTE 1942

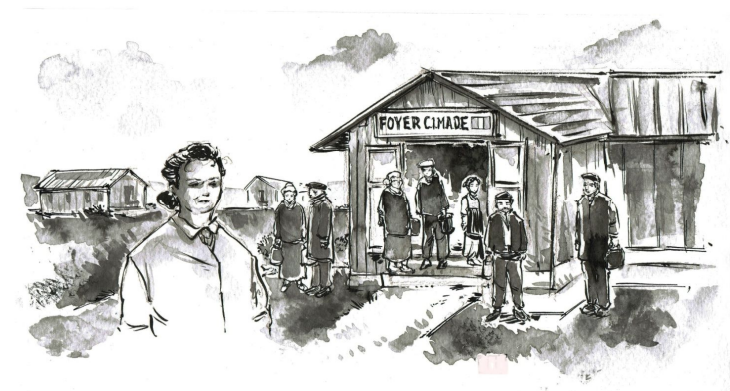
UNE VOLONTAIRE AU CAMP DU RÉCÉBÉDOU

UN FILM DE FRANCIS FOURCOU
Adaptation et dialogues : Francis Fourcou et Marc Kanne
D'après le livre Laurette Alexis Monet *LES MIRADORS DE VICHY* - Editions de Paris
www.laurette1942-le film.fr - sortie prévue : 14 octobre 2015
Durée du film : 97 minutes Format : 1,89



Laurette 1942,

par Rémy PECH, historien, ancien président de l'Université Jean Jaurès



Les évocations filmées du calvaire des déportés ne manquent pas, et le soixante-dixième anniversaire de la Libération a incontestablement été marqué par un retour sur la mémoire, dont l'urgence est avivée par la disparition accélérée des dernières victimes et des derniers témoins. Il revenait à Francis Fourcou, dont les nombreuses productions documentaires ont illustré depuis plusieurs décennies maintes pages de l'histoire occitane, de porter à l'écran le témoignage écrit par Laurette Monet sur les camps du Midi gérés non pas par les nazis, mais bel et bien par les autorités françaises. Rivesaltes, Gurs, Portet et Noé ont en effet « hébergé » (euphémisme mal à propos, mais à l'honneur à l'époque) les juifs étrangers présents en zone non-occupée et

regroupés par les services de Vichy avec d'autres « indésirables » chassés d'Espagne ou d'ailleurs en attendant d'être expédiés en Allemagne pour un dernier voyage(1). Ce film, accueilli avec une intense émotion par les premiers spectateurs lors de son avant-première présentation à Portet sur Garonne, à deux pas du lieu même de l'événement, le camp du Récébédou, se distingue à la fois par son thème, par les faits qu'il met en scène, par la réussite du montage réalisé.

Le Récébédou, situé dans la banlieue de Toulouse, a été le théâtre d'une ignominie sans égale. En effet, Vichy a, au cours de l'été 1942, organisé et exécuté de son propre chef le renvoi en Allemagne de populations juives souvent âgées et miséreuses, fortement marquées par des mois d'exil, de maladies et de mauvais traitements. Les volontaires de la CIMADE dont Laurette Monet faisait partie, ont essayé de compenser par un dévouement inlassable l'incurie criminelle des responsables français. Infirmières, mais aussi pourvoyeuses de nourriture et confidentes quotidiennes des « hébergés », elles ont adouci leur sort et, sans jamais s'en prévaloir, sauvé l'honneur de l'humanité en les aidant à survivre. La Shoah où ces personnes ont été brutalement précipitées fut préparée par une pyramide d'indifférences, de lâchetés, de perversités, au bout desquelles Vichy a renvoyé à Hitler, pour qu'il les extermine, les Juifs qu'il avait expulsés d'Allemagne (Angèle Bettini).

Beaucoup de spectateurs seront interloqués en découvrant des femmes et des hommes traités par des uniformes français comme un vil troupeau, pour reprendre l'expression de l'inoubliable archevêque de Toulouse Saliège, ici incarné par un extraordinaire Maurice Sarrazin. Saliège n'avait pas ménagé son soutien au pétainisme mais il lui a suffi, en cet été tragique, de relire l'Évangile pour y puiser la force de se dresser avec véhémence contre l'inacceptable. D'un seul coup, par sa célèbre lettre pastorale lue en chaire dans tout son diocèse et aussitôt imitée par quelques rares prélats(2), il délégitimait toute une politique antisémite et, bien au delà, tout un régime en rupture avec une très longue histoire.

Beaucoup seront émerveillés par la fraîcheur intacte des survivantes, lorsqu'elles évoquent avec une sérénité et une modestie presque surhumaines, le drame qui les a si profondément meurtries. Les représentants associatifs qui les ont accompagnées dans leur calvaire revivent, dans des passages fictionnels criants de vérité, le doute, l'écœurement, l'indignation, qui, à l'instar de Laurette, ont fini par les faire basculer dans la Résistance...

Francis Fourcou et sa brillante équipe ont réussi à relever la gageure d'amalgamer aux documents d'époque, les témoignages et les reconstitutions dont les acteurs ont parfaitement assimilé les enjeux. Voici dévoilés à nos yeux certains incunables qui ont été conservés dans les archives universitaires américaines : Vichy avait, en effet, ouvert le camp du Récébédou à des reporters afin, au prix d'une mise en scène falsificatrice, de cultiver la neutralité trop longtemps bienveillante de Roosevelt. La narration de Philippe Caubère, toute d'émotion contenue, le jeu des acteurs portés par l'héroïsme tranquille de ceux qu'ils incarnent, la force des témoignages d'Angèle, Edith, Sylvia et Maria, octo ou nonagénaires d'une étonnante jeunesse, suffisent à distinguer ce superbe film. L'alternance du sépia des actualités d'époque et de la couleur des scènes restituées, scrupuleusement documentées, la musique lancinante, ancrée dans les traditions juives et tziganes d'Europe centrale, donnent à cette œuvre un cachet particulier.

Au moment où la lucidité oblige à reconnaître, en écho à Bertolt Brecht, que le ventre est encore fécond d'où a surgi la bête immonde, ce film arrive à son heure. Il ne sera pas reçu comme un simple film de mémoire. Il est bien, et pleinement, un film d'actualité.

Rémy Pech

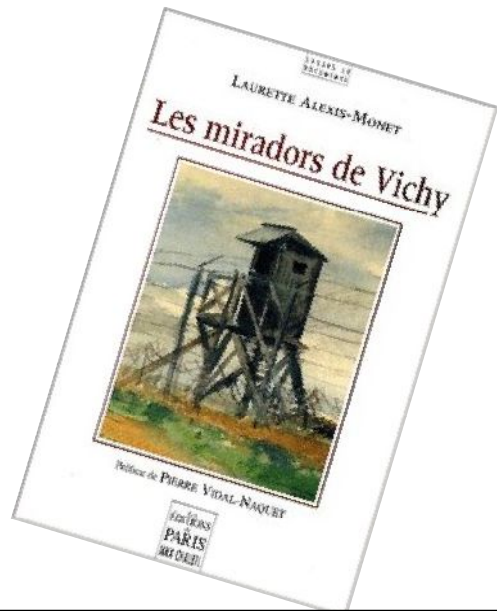
1 Laurette Alexis-Monet, *Les miradors de Vichy*, Paris, Éditions de Paris, Max Chaleil, 2001, 222 p.
2 Yves Belaubre, *La protestation, 23 août 1942*, Paris, Nicolas Eybalin, 2012, 295 p.

LES MIRADORS DE VICHY – EDITIONS DE PARIS

LAURETTE ALEXIS-MONET,

A 19 ans, en 1942, étudiante, elle s'engage avec la CIMADE, œuvre protestante, elle part assurer un intérim d'assistance au Récébédou, à 8 km de Toulouse, en Haute Garonne, puis à Nexon, Haute-Vienne, dans le Limousin. Après avoir traversé Rivesaltes, elle plonge dans l'inhumain, le 2 août 1942, au Récébédou, au moment où l'on passe de l'exclusion à la déportation. Témoin des rafles et des déportations de l'été 1942, elle a aussitôt à faire à des gens complètement déconcertés, dans l'ignorance totale de leur sort à venir. On les appelle, séparant les familles, on les met dans une baraque, spécialement surveillée par des gardes mobiles,... Baïonnette au canon, les gardes les emmènent de nuit à travers champs, vers les wagons à bestiaux... Pour les envoyer où ? *En acheminement vers la zone occupée*, ... Aucun ne reviendra de ce « voyage ».

Elle témoigne de cet été 42 dans son ouvrage *Les Miradors de Vichy*, qu'elle écrira en 1993, 50 ans après les faits.



LA CIMADE

Dans les années 30, l'Europe est en détresse. L'œuvre perverse du nazisme atteint des sommets. La pensée protestante, en France comme en Allemagne, n'est pas inactive devant les prémices de la tragédie. Le 18 octobre 1939, à Bièvres, les dirigeants du CIM, créent la CIMADE (Comité Inter-Mouvements Auprès Des Evacués) pour venir en aide, notamment, aux populations évacuées d'Alsace et de Lorraine, au nombre de 200.000 environ. Des équipes sont constituées (d'où le terme d'équipiers encore en usage aujourd'hui) qui accomplissent un travail à la fois d'évangélisation et social auprès des évacués alsaciens. Madeleine Barot, en sera Secrétaire générale pendant toute la durée de la guerre et au-delà, Violette Mouchon (Commissaire nationale EU) étant présidente.

La Cimade entre dans les camps puis organise une résistance

Le régime nazi développe le système de l'internement administratif des juifs et des ennemis du régime. Plus de 40 000 internés (juifs étrangers notamment et réfugiés politiques opposants au régime nazi) sont recensés dans les camps d'internement et centres d'accueil du Ministère du travail dès 1940 : Gurs, Agde, Argelès, Rivesaltes, Aix, Brens... La Cimade entra dans les camps. Elle s'y occupait des problèmes matériels comme des besoins psychologiques et spirituels. Dans les camps, « l'activité culturelle et cultuelle surgissait comme une protestation de vie. »

En novembre 1942, les forces allemandes franchissent la ligne de démarcation. Le Comité de La Cimade ne peut plus se réunir. La Cimade passe alors d'une présence de solidarité à la résistance. Elle camoufle des gens, aide à traverser des frontières et constitue des états civils et des faux papiers. Un petit secrétariat est organisé 47 rue de Clichy. Madeleine Barot, énergique, organisatrice, crée un réseau de partenaires (Quakers, Croix-Rouge, ...) avec lequel elle négocie la création de centres d'accueil de la Cimade pour sortir des internés des camps et les sauver de la mort : Le Coteau fleuri au Chambon-sur-Lignon (avec les pasteurs Trocmé, Theiss), le foyer Marie Durand à Marseille, le foyer YMCA de Toulouse, et d'autres encore dans le Tarn ou près de Tarascon. Cela conduit aux thèses du groupe de Pomeyrol en 1942, traitant notamment, des rapports de l'Église et de l'État, du respect des libertés individuelles, de l'antisémitisme. « Tout en acceptant les conséquences matérielles de la défaite, l'Église considère comme une nécessité spirituelle la résistance à toute influence totalitaire et idolâtre. »

En juillet 1942 a lieu la rafle du vélodrome d'hiver. Il faut faire du chiffre ! La Cimade organise des évasions vers la Suisse, en relation avec le Conseil Œcuménique des Églises en création à Genève.

« Ce n'est pas la charité que nous avons exercée pendant la guerre, du moins pas seulement ; nous avons voulu exprimer notre solidarité avec les victimes. » (Madeleine Barot).

Madeleine Barot, Juste parmi les Nations



L'armistice signé par le maréchal Pétain et Hitler le 22 juin 1940 met fin aux actions engagées par la Cimade auprès des Alsaciens la Cimade : venir en aide aux victimes du régime de Vichy et de l'Occupation, essentiellement aux Juifs qui n'avaient pas la nationalité française. À la fin de l'hiver 1941, Madeleine Barot décide d'étendre les activités de la Cimade aux autres camps de la zone non occupée, Rivesaltes, Brens-Gaillard, Nexon et le Récébédou. En août 1942, le gouvernement de Vichy donne son accord pour le transfert de la zone sud à la zone nord de près de dix mille Juifs étrangers et apatrides. Le personnel de la Cimade est progressivement renvoyé des camps vidés de leurs occupants. Les opérations de sauvetage deviennent alors urgentes et clandestines. L'entrée des troupes allemandes en zone libre intensifie les rafles anti-juives. Madeleine Barot multiplie les voyages en Suisse pour soutenir financièrement les refuges et les maisons d'accueil, et organiser des filières d'évasion. La fabrication de fausses cartes d'identité et les démarches de Madeleine Barot auprès des autorités helvétiques, pour qu'ils accueillent les Juifs, permettent à la Cimade d'organiser des filières d'évasion vers la Suisse. Le mot d'ordre de la Cimade est de "sauver par tous les moyens" et de venir en aide aux internés des camps et de cacher de nombreux Juifs auprès de familles françaises. Madeleine Barot, pour ces nombreux déplacements, utilisera un certain nombre de fausses identités, dont "Claudette Monet". En 1988, le Mémorial de Yad Vashem lui décerne le statut de « Juste parmi les nations » : ce titre honore la mémoire de tous ceux qui ont sauvé par leurs actions les Juifs de France durant la Seconde Guerre mondiale.*

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR FRANCIS FOURCOU



Pourquoi parler des camps ?

F. Fourcou - C'est avec la Guerre d'Espagne que commencent les attaques, les bombardements sur des populations civiles devenues, des cibles militaires. « La mère de toutes les batailles » disait Camus. Les camps sont les conséquences de la brutalité des bombardements, des attaques des civils par les militaires. Alors qu'aujourd'hui 24 000 réfugiés de l'immense gâchis moyen-oriental attendent d'être accueillis par la France, en 1939, ce sont 500 000 réfugiés espagnols que nous avons reçu en 10 jours ! Mal souvent, dans l'urgence, toujours, devant la gravité des attaques que cette population civile a subi, conséquence des nos inconséquences face à Franco et notre manque de soutien à l'Espagne Républicaine. Guernica, hier, c'est Alep aujourd'hui. Alors, la question des camps français, celle du rôle de la police de Vichy dans cette zone « libre » lors des grandes rafles de 42, est un de ces nombreux trous de mémoire de notre histoire. Le gouvernement de Vichy a perdu tout sens de l'honneur et de la dignité humaine, et a piétiné le droit d'asile. Pétain a trahi son pays une fois de

plus, après l'armistice de 40, Montoire, le statut des juifs,..... A juste titre, Angèle Bettini l'appelle le Maréchal félon. C'est connu, ce qui l'est moins, c'est le rôle actif des Femmes dans le processus de Résistance. La première fois que le terme Résistance est utilisé pendant la Seconde Guerre Mondiale, c'est en juin 40 par une secrétaire du Musée de l'Homme, Paulette Oyon qui propose ce terme comme titre de la revue clandestine des mouvements naissant derrière Germaine Tillion. Avant de se libérer dit Paulette Oyon, il faut résister. Cette femme, cévenole et protestante, agissante dans ce noyau de premiers résistants, fait référence aux femmes protestantes, prisonnières de la tour de Constance qui avaient gravé dans la pierre du puits à Aigues-Mortes, ce mot : Résister. Cette Résistance des femmes, première dans ce conflit, du fait du départ des hommes sur le front, est négligée. Germaine Tillion, le rappelle, les premières résistantes étaient des femmes, leur rôle dans la constitution des réseaux fut déterminant, comme Angèle Bettini à Toulouse. Et pourtant, sur 1038 Compagnons de la Libération, 6 seulement sont des femmes.

Que sont ces camps?

F. Fourcou - La France des Camps, de 1939 à 1942, ce sont plus de 200 lieux d'internement, aujourd'hui oubliés, ignorés, ou disparus sous la végétation ou l'urbanisation galopante. Si l'on questionne autour de soi, qui sait que ce ne sont pas moins de 5 camps qui fonctionnaient aux portes de Toulouse? Les trois camps de Portet, le Récébédou, Clairfont, Les Sables, le camp de Brens, dans le Tarn où, Noé, le camp hôpital "modèle" que voulait Vichy où tout à si vite tourné au désespoir. Qui se souvient de Rieucros, en Lozère, le premier des camps « officiels » français? Qui se souvient d'Agde et de ses milliers de soldats tchèques fuyant Hitler qui y ont succédé aux Républicains espagnols? Qui se souvient des multiples camps où nous avons enfermé nos « voyageurs », nos tziganes français depuis des siècles ! 1942, c'est un archipel de deux cents camps hors du monde, cernés par la guerre. Des édifices bâtis à la hâte, sans aménagement, souvent sans chauffage, avec une administration prête à dresser toutes les listes, à soumettre l'Autre à l'arbitraire. La parole de ces jours sombres, le récit de ces femmes, sont souvent restés inaudibles, mais, il y eut Laurette. Laurette Monet, une femme de cœur exceptionnelle, envoyée par Madeleine Barot auprès de la délégation de la CIMADE au Récébédou en 1942, qui, inlassablement, aida les internés, passa lettres et colis, puis après son passage de quelques mois au Récébédou, rejoignit Nexon, un autre camp dans le Limousin, d'autres effrois, et enfin bascula dans la Résistance. Elle eut cette force d'Humanité, envers et contre tous, présente, pour ces internés sans droits, mais capables de solidarité, beaucoup de solidarités, discrètes, luttant jour après jour contre les drames, les morts, et le cortège des déportations de la terrible année 42. Il a fallu l'élan soudain d'une femme de 70 ans pour que ressurgisse cet engagement de jeune fille. Son livre, fraternel, engagé, a été le compagnon précieux de ces mois de travail d'écriture.

Parmi les résistantes et résistants mis en lumière, nous retrouvons Angèle Bettini qui a fait la une d'un ouvrage paru aux éditions Le vent se lève. Qu'a-t-elle fait de remarquable?

F. Fourcou - Angèle est une des premières à dire –pour reprendre ses mots- « non au Maréchal félon ». Son acte de bravoure, le tract jeté sur le cortège du Maréchal le 5 novembre 1940, dans un pays, dans une zone Sud massivement pétainiste, elle l'a payé de 4 ans de camp. C'est pour moi un exemple de générosité de vie, d'audace. Je dirai aussi simplement que dans un moment récent et tragique de ma vie, elle a trouvé la force de me donner son courage, de m'appeler chaque semaine et de me redonner foi dans le combat de nous-mêmes. Plus que remarquable, cette femme est une héroïne véritable pour laquelle j'ai une admiration profonde. L'action de ces femmes dans la guerre est ignorée par l'Histoire. Ces Femmes majuscules portent une dimension différente de l'héroïsme si souvent magnifié : la Résistance armée. Les femmes, portées par leurs convictions, ont constitué le cœur de la Résistance civile, et, elles

n'oublent jamais leur lien charnel avec l'humanité. Un ami cher, Jean Lévy, caché par sa mère dans une ferme du bordelais pour échapper aux rafles m'a dit un jour ce mot "ma mère m'a sauvé de toutes les façons pendant la guerre". C'est par la voix de ces femmes que je souhaite raconter cette histoire : celle de Camps remplis par des lois d'exception, votées hâtivement, appliquées dans la dureté absolue. Mais il est plus facile de filmer des actes de résistance militaire, plus spectaculaires que les actes de solidarité et les actions quotidiennes contre la mort, la maladie, la faim et le désespoir. C'est grâce à cette résistance discrète que 75 % des juifs de France ont pu être sauvés (75 à 80 % des juifs de Hollande ont péri).

Votre film se situe entre documentaire et fiction : pourquoi ce choix ?

F. Fourcou - Après avoir lu le livre de Laurette Monet, j'ai essayé de la retrouver. Et lorsque j'ai enfin réussi, elle était décédée. Il fallait donc recréer son personnage. C'est ainsi que j'ai décidé de mettre en scène deux Laurettes : celle de 1942 et celle de 1993. Un va-et-vient dans le temps qui m'a permis d'inclure des témoignages de celles qui ont vécu cette histoire. Il me paraissait nécessaire de donner la parole à des femmes qui vont disparaître et de les « fixer » pour l'Histoire. Le film intègre par ailleurs des images d'archives inédites des camps de Noé, du Récébédou et de Rivesaltes retrouvées aux États-Unis.

Laurette 1942 peut-il donner un éclairage au débat en cours sur l'afflux de réfugiés en Europe?

Bien sûr. La France s'appête à accueillir des réfugiés. Si l'on compare avec février 39, où notre pays a accueilli 500.000 républicains espagnols en 10 jours auxquels il faut rajouter les milliers de juifs expulsés par Hitler en 1940, le chiffre est dérisoire. Le Liban à lui seul en accueille 1,2 millions sur une population totale de 4,5 millions ! Ces réfugiés de 1939 sont devenus français, ils ont eu des enfants, leur culture nous a inspiré : la culture catalane et espagnole font partie intégrante de notre culture aujourd'hui. Mais notre travail n'est malheureusement pas achevé : l'actualité montre que nous n'avons rien appris de l'histoire. Les 62 millions de réfugiés victimes de conflits partout dans le monde en sont l'exemple. Enfin, Laurette c'est l'histoire d'une foi en l'engagement. Au moment où des actes barbares inhumains détruisent l'image de l'engagement par la foi, Laurette nous montre le visage juvénile de l'Humanité, de l'Engagement et de la Résistance. Nous l'aimons pour cela.



1939-1946/ DES CAMPS FRANÇAIS PAR CENTAINES...



Les premiers camps d'internement apparaissent en France en 1939. C'est sous la III^{ème} République que le gouvernement Daladier institue par décret-loi des « *centres spéciaux* » pour les « *étrangers indésirables* ». Dans cette logique d'exception, les premiers camps voient le jour dans le sud-ouest de la France. Le premier est celui de Rieucros, situé près de Mende. Il est créé en janvier 1939. Très rapidement, ces camps accueillent et internent les réfugiés républicains espagnols qui fuient la guerre civile. Après la chute de Barcelone et pendant les derniers jours de la Guerre Civile, les Espagnols, passent par milliers la frontière. Ils s'entassent sur les plages pyrénéennes, parqués derrière des barbelés, sur le sable d'Argelès ou de

Perpignan, aviateurs, anciens des brigades internationales, familles, ... Ces réfugiés espagnols vont eux-mêmes construire leurs camps. En mai 1940, de nombreuses arrestations d'Allemands et d'Autrichiens eurent lieu. Ils furent également envoyés dans les camps du Sud-Ouest.

Avec l'arrivée au pouvoir du Maréchal Pétain et l'installation du gouvernement de Vichy, la politique d'internement se poursuit mais entre alors dans une logique d'exclusion. De 1940 à 1942, les camps furent effectivement des lieux d'exclusion des indésirables, dont les Juifs, mais pas exclusivement. La loi du 4 octobre 1940 sur « les ressortissants étrangers de race juive », promulguée en même temps que le statut des Juifs du 3 octobre 1940, autorise l'internement immédiat des Juifs étrangers. Ainsi, 70 % des étrangers internés sont déclarés de « race juive ». En octobre 1940, les Juifs du pays de Bade en Allemagne furent expulsés vers la zone sud de la France et furent internés au camp de Gurs. Dans les camps d'internement, les conditions de vie se détériorent rapidement. Les maladies entraînent un taux de mortalité particulièrement élevé. Pour Vichy, les causes de la défaite, c'est l'anti-France, il faut exclure ces éléments "impurs" : les camps d'internement sont intrinsèquement liés à la logique répressive et antisémite du régime de Vichy. A partir de 1942, les camps servent de lieu de transit pour la déportation des Juifs de France vers Drancy puis vers Auschwitz.

A Gurs, se dresse les cabanes en bois du plus grand camp français (62 000 internés) un camp d'internement qui ne se trouve ni en Allemagne, ni en Pologne, mais en France, celle de Vichy. Un premier groupe, des Juifs de Bade, du Palatinat et de Sarre, déportés vers l'Ouest, arrivés dans les wagons à bestiaux, des personnes âgées, malades, qui meurent beaucoup le premier hiver. Puis, les transférés, venant des camps du midi de la France. Un troisième groupe, après le décret Bousquet du 26 août 1942, des exclus destinés à la déportation, gens arrêtés par la gendarmerie française, internés à Gurs avant d'être déportés. Gurs, atteste de la complicité de Vichy dans le crime contre l'humanité. Les conditions de vie sont très difficiles, des gens seuls, sans nouvelles, à l'oisiveté forcée, au milieu de la saleté, des puces, poux, punaises.

Récébédou, camp hôpital, car camp en dur, avec des malades, des vieillards, des mutilés, des enfants cachectiques, des femmes usées, et une population non intégrable, des Juifs d'Europe centrale et des Pays-Bas, des réfractaires au service du travail obligatoire, des communistes non désavoués, des résistants, des prisonniers politiques, des Espagnols, des apatrides, des gitans : des indésirables, tout ce qui gênait. Les œuvres organisent des concerts, des conférences, des offices religieux, des bibliothèques et servent de paravent à la réalité. On y meurt de faim, de froid, de désespoir. Très vite les conditions de vie se détériorent : insuffisance de nourriture, manque de soins... Trois convois partiront de la gare de Portet-Saint-Simon vers les camps de la mort. Il sera fermé fin septembre 1942 suite à la protestation de Monseigneur Saliège. A la libération, des républicains espagnols rescapés du camp de concentration de Mauthausen s'installent dans une douzaine de baraquements. Cette enclave dans l'ex-camp du Récébédou sera appelée « La Villa Don Quichotte » symbolisant l'exil et l'impossible retour dans l'Espagne franquiste.

Nexon, camp de "séjour surveillé", puis centre de ramassage pour Juifs devient camp hôpital en octobre 42. Il comprenait 13 baraques permettant d'abriter 1 200 internés et, 4 constructions supplémentaires porteront la capacité d'accueil à 1 600 personnes. Entouré d'un réseau de barbelés et surveillé par 4 miradors. Compte tenu du transfert fréquent d'internés vers d'autres camps français ou allemands et de la main-d'œuvre que l'occupant y puisait, l'effectif varia de 150 à 700 détenus, en majorité communistes et syndicalistes. Le 29 août 1942, 450 Juifs dont 68 enfants de la région de Limoges sont arrêtés et rassemblés à Nexon, livrés aux nazis et déportés à Auschwitz.

LES PISTES PEDAGOGIQUES

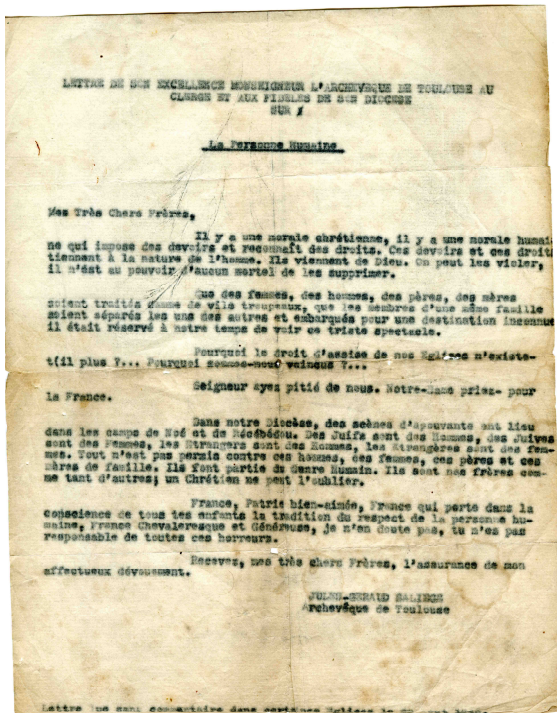
EN HISTOIRE ET EN GEOGRAPHIE:

1/ Les camps français, 70 ans après la fin de la guerre, une réalité méconnue



Carte des camps d'internement en France avec l'autorisation du © Mémorial de la Shoah

2- La lettre de Monseigneur Saliège



Le 23 août 1942, Jules Saliège ordonne la lecture, dans toutes les paroisses de son diocèse, d'une lettre pastorale intitulée *Et clamor Jerusalem ascendit*. Ci contre la pelure du texte original

« LETTRE DE S.E. MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE SUR LA PERSONNE HUMAINE

Mes très chers Frères,

Il y a une morale chrétienne, il y a une morale humaine qui impose des devoirs et reconnaît des droits. Ces devoirs et ces droits tiennent à la nature de l'homme. Ils viennent de Dieu. On peut les violer. Il n'est au pouvoir d'aucun mortel de les supprimer. Que des enfants, des femmes, des hommes, des pères et des mères soient traités comme un vil troupeau, que les

membres d'une même famille soient séparés les uns des autres et embarqués pour une destination inconnue, il était réservé à notre temps de voir ce triste spectacle.

Pourquoi le droit d'asile dans nos églises n'existe-t-il plus ?

Pourquoi sommes-nous des vaincus ?

Seigneur ayez pitié de nous.

Notre-Dame, priez pour la France.

Dans notre diocèse, des scènes d'épouvante (*l'expression a été remplacée par « émouvantes » après que M^{gr} Saliège a reçu des pressions du Préfet*) ont eu lieu dans les camps de Noé et de Récébédou. Les Juifs sont des hommes, les Juives sont des femmes. Les étrangers sont des hommes, les étrangères sont des femmes. Tout n'est pas permis contre eux, contre ces hommes, contre ces femmes, contre ces pères et mères de famille. Ils font partie du genre humain. Ils sont nos frères comme tant d'autres. Un chrétien ne peut l'oublier. France, patrie bien aimée France qui portes dans la conscience de tous tes enfants la tradition du respect de la personne humaine, France chevaleresque et généreuse, je n'en doute pas, tu n'est pas responsable de ces horreurs —(*pour la même raison, ce mot a été remplacé par « erreurs ».*)

Recevez, mes chers Frères, l'assurance de mon respectueux dévouement.

Jules-Géraud SALIÈGE
Archevêque de Toulouse

À lire dimanche prochain [23 août 1942], sans commentaire. »

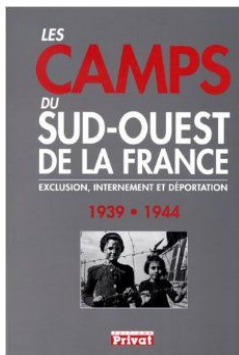
3- le témoignage d'Angèle Bettini



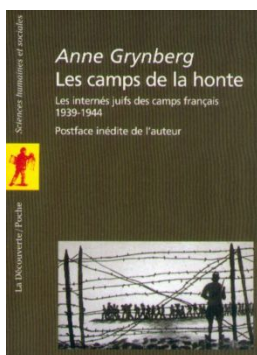
Comment j'ai résisté à Pétain, Editions le Vent se lève
extrait du quatrième de couverture

Comment Angèle Bettini del Rio, jeune Toulousaine de 18 ans, voit sa vie basculer dans l'enfer des camps de concentration français pour avoir participé au lancer de tracts sur le cortège du maréchal Pétain le 5 novembre 1940. La ville rose, après les années du Front populaire de 1936, est alors une cité turbulente, galvanisée par une forte culture ouvrière, solidaire avec les Républicains espagnols. Lorsque le maréchal félon pactise avec Hitler, Angèle veut crier son indignation, avec son groupe de camarades opposants. C'est ce qui lui vaudra d'être internée pendant quatre ans dans les camps vichystes du Sud Ouest : le Récébédou, Brens, Rieucros et Gurs. Elle y fait preuve d'un esprit frondeur et d'un vrai courage. Et elle fraternise avec ces femmes que Pétain faisait enfermer en qualité d'« indésirables » : opposantes politiques, réfugiées espagnoles, tsiganes, juives... Angelita, « la petite pasionaria » vibre toujours dans le regard clair et les paroles vives de cette rebelle de 90 ans : elle nous appelle à nous engager à notre tour pour faire cesser ce qui nous révolte, car, à ne vouloir qu'observer le monde, on finit parfois par accepter l'intolérable.

HISTOIRE DES CAMPS FRANÇAIS



Comment l'histoire des camps du Sud-Ouest de la France a-t-elle pu commencer à Argelès en Février 1939 et finir, à partir d'août 1942, à Auschwitz ? Sous le régime de Vichy, le Sud-Ouest fut une véritable zone d'internement. La région toulousaine abritait de nombreux camps, la plupart créés par la Troisième République : Gurs, Le Vernet, Saint-Sulpice, Brens, Caylus, Septfonds, Montech, Clairfont, Noé, Le Récébédou, Masseur... Baraques en dur ou en bois, avec ou sans miradors, leurs affectations étaient multiples : répression, " hébergement ", " accueil ", hospitalisation, travail. Français, Espagnols, juifs, exilés et anti-nazis de toute l'Europe s'y sont côtoyés. Des universitaires - Pierre Laborie, Jean Estèbe, Claude Laharie, Anne Grynberg - mais aussi des personnalités connues pour leurs combats contre l'oubli - Serge Klarsfeld, Gérard Gobitz, Michel Slitinsky - ont voulu, par leurs recherches et leurs écrits, indiquer ce que furent quelques-uns de ces camps méconnus.



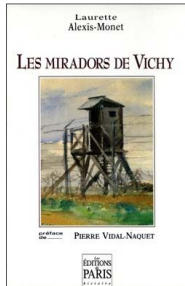
Beaucoup de Français ignorent encore aujourd'hui que leur pays fut sous le régime de Vichy une " terre des camps " : en 1940, la zone Sud ne comptait pas moins de 93 " lieux d'internements " où furent détenus dans des conditions effroyables des dizaines de milliers d'étrangers, juifs pour la plupart. C'est ce pan occulté de notre histoire nationale que révèle ce livre, devenu un ouvrage de référence incontournable depuis sa première édition en 1991. Fruit d'un travail de plusieurs années, nourri de dizaines de témoignages originaux et de l'exploitation de fonds d'archives jamais ouverts jusqu'alors, cet ouvrage propose une double approche. Celle d'abord de la froide logique administrative de Vichy, qui a mis le système des camps au service d'un antisémitisme d'État prônant l'exclusion des " éléments indésirables ", avant de les déporter vers les camps de la mort nazis. Et celle des victimes, dont l'auteur restitue, avec pudeur et émotion, le calvaire.



Entre le décret du 12 novembre 1938, qui permit d'interner les " indésirables étrangers " dans des centres spécialisés, et la libération du dernier interné en 1946, six cent mille hommes, femmes et enfants ont été enfermés dans les camps français. Denis Peschanski fait ici l'histoire d'un phénomène à la fois durable et massif, que de rares ouvrages pionniers n'avaient abordé que partiellement. Républicains exilés de la guerre d'Espagne, puis " ressortissants des puissances ennemies " - qui, pour la plupart, avaient fui les persécutions antisémites et la répression politique -, enfin quelques centaines de communistes français furent les premiers à subir des mesures d'exception nées de situations d'exception. Avec l'instauration du régime de Vichy et l'occupation,

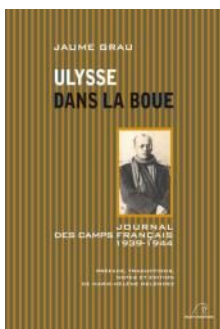
communistes, Juifs et Tsiganes, ainsi que les droits-communs et les marché-noir devinrent les victimes de la politique d'internement. A partir de l'été 1942, suivant la logique d'extermination de la Solution finale, les camps se transformèrent en antichambres de la mort pour soixante-quinze mille Juifs de France déportés à Auschwitz.

2 - deux camps, deux livres



- **LES MIRADORS DE VICHY , Laurette ALEXIS-MONET (editions de Paris)/**

Témoignage bouleversant d'une étudiante protestante de la CIMADE qui, à l'âge de 19 ans, accepta de vivre pendant un an avec les juifs, antifascistes, gitans et autres « indésirables » que le Régime de Vichy parqua dans les camps dits de regroupement. « Voici le livre précieux d'un témoin qui, jeune fille, vécut volontairement au camp de concentration de Récébédou et de Nexon afin d'aider les prisonniers. Lettres et documents d'époque ajoutent à la force de ses souvenirs et à une double révolte contre la barbarie ordinaire et contre l'oubli paresseux. » (Pierre Enckel, L'Événement du Jeudi)



- **ULYSSE DANS LA BOUE, Jaume Grau, éditions Mare Nostrum**

C'est un écho des camps français qui nous parvient avec ces feuillets que Jaume Grau a rédigés de 1939 jusqu'en 1944. Des camps qui enferment tout d'abord les inutiles : mutilés, blessés, gueules cassées de la Guerre d'Espagne, suivis bientôt d'autres indésirables : Gitans, puis Allemands, Polonais, Russes, Hongrois, Italiens, Grecs et Belges, juifs pour la plupart. Jaume Grau va inlassablement écrire, sur des bouts de papier recyclés, durant les cinq ans de sa détention et dresser le portrait de la société des camps. L'auteur, à la santé fragile, voit son internement sur le sol français se prolonger ; il est sans cesse déplacé de camp en camp : d'Argelès à Bram, Montolieu, Récébédou, Nexon, et de Séreilhac à l'isolement du Château de Tombebouc. C'est dans l'incurie des camps que ses textes rédigés clandestinement nous plongent. Véritable chronique de la faim tenace, de la perte de poids, parfois fatale, ses notes éparses, ou récits brefs, nous font découvrir le tragique, l'absurdité et le grotesque des situations. Maître reconnu de l'espéranto, une pratique qui sera à son tour

censurée dans les camps, il survit grâce aux réseaux de solidarité qui vont tenter d'apporter à ces hommes un peu d'humanité dans un monde qui a assurément perdu la raison.

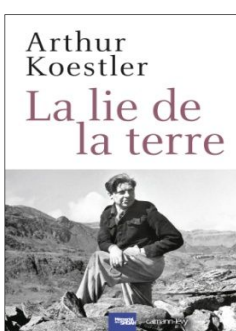
EN LITTÉRATURE:

3 - L'internement une réalité en deux livres et deux camps, Les Milles (aujourd'hui Mémorial national de l'internement en France) et Le Vernet, un camp un camp répressif destiné à enfermer « les indésirables étrangers », notamment, des volontaires des Brigades Internationales qui avaient combattu en Espagne contre Franco, des opposants politiques aux régimes d'Hitler, Mussolini et Pétain, des membres de la Résistance.



- **LE DIABLE EN FRANCE Lion Feuchtwanger (Belfond)**

Lion Feuchtwanger retrace son internement dans le camp des Milles en 1940. Édifiante, bouleversante, brûlante d'actualité, l'histoire d'un amour déçu pour une terre d'asile qui se révéla une prison de plus... Exilé dès l'arrivée des nazis au pouvoir, Lion Feuchtwanger vit pendant six ans « heureux comme Dieu en France », pour reprendre le dicton germanique. Mais, si Dieu vit bien en France, le diable n'y vit pas mal non plus. Et, pour Feuchtwanger, l'enfer commence avec la débâcle française de 1940. Jusque-là respecté et fêté, il est incarcéré avec d'autres artistes juifs allemands ou autrichiens en exil dans un camp installé en toute hâte au sein d'une tuilerie désaffectée près d'Aix-en-Provence.



- **LA LIE DE LA TERRE Arthur Koestler**

« Si j'ai narré tout au long mes aventures, c'est qu'elles sont typiques de l'espèce d'humanité à laquelle j'appartiens : les exilés, les persécutés, les traqués de l'Europe ; les milliers et les millions qui, à cause de leur race, de leur nationalité ou de leurs croyances, sont devenus la lie de la terre. » Entre journal de guerre et récit autobiographique, La Lie de la terre raconte, avec une grande sensibilité et une lucidité implacable, comment Arthur Koestler, Juif hongrois et ancien militant communiste, se retrouve bloqué sur le sol français à la déclaration de guerre. Écrit sur le vif durant les mois sombres de la « drôle de guerre » et de la capitulation de la France, ce témoignage est chargé de

l'angoisse des arrestations, de l'horreur de l'internement dans les camps, dont celui du Vernet, qui ne sont que des antichambres de la mort. Malgré l'absurdité cruelle de l'administration française, Arthur Koestler réussit à rejoindre Londres où paraît, dès 1941, ce livre bouleversant. La justesse historique tout comme l'exceptionnelle qualité littéraire font de *La Lie de la terre* un chef-d'œuvre.

2 - Les Justes de France

Fidèle à l'adage extrait du Talmud « Quiconque sauve une vie, sauve l'univers », la Knesset, en même temps qu'elle créait le mémorial de Yad Vashem à Jérusalem consacré aux victimes de la Shoah, décida d'honorer en 1953 « les Justes parmi les nations qui ont mis leur vie en danger pour sauver des Juifs ». Le titre de Juste est décerné au nom de l'État d'Israël par le mémorial de Yad Vashem. Au 1^{er} janvier 2012, 24 355 Justes parmi les nations de 46 pays ont été honorés. En tout, les Justes ont sauvé des centaines de milliers de personnes. En France, la loi du 10 juillet 2000 instaure une journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'Etat français et d'hommage aux " Justes " de France. En 2007, les Justes de France sont honorés au Panthéon en présence du Président de la République.

Le comité Français pour Yad Vashem : www.yadvashem-france.org

3- Les enfants cachés : Témoignage d'Edith Moskovic

Mme Edith Moskovic, enfant cachée, a participé en 2013 au voyage en Israël des petits-enfants de Justes, organisé par la Fondation France Israël, elle y a prononcé un discours émouvant :



Je suis déléguée du Comité Français Pour Yad Vashem pour le Languedoc - Roussillon. Etre délégué de cette belle institution qu'est Yad Vashem, est un privilège, une tâche importante que nous accomplissons avec bonheur et humilité. Avec humilité, car nous nous adressons à des personnes hors du commun, à des Justes Parmi les Nations. Lorsque la déléguée est une enfant cachée, cette mission prend alors pour elle une autre dimension, puisqu'elle a vécu au plus près de ceux qui l'ont sauvée.

Aujourd'hui, encore, je suis la petite fille juive de huit ans, traquée, cachée, sauvée.

Nous sommes dans cette assemblée encore quelques enfants cachés aux cheveux blancs, qui avons laissé une partie de notre cœur et de notre âme auprès de ceux qui nous ont recueilli. Pour avoir vécu avec eux, nous pouvons témoigner de cette période tragique, ou des personnes "ordinaires" sont devenues des héros, malgré eux. Nous avons tout partagé avec eux, pendant ces années sombres, ou plutôt ce sont eux qui ont tout partagé avec nous. Mais surtout, ils nous ont aimé, c'est ce dont nous étions le plus privé, nous les enfants, puisqu'en ce temps, l'amour de nos parents était de chasser leurs enfants..... Pour les sauver.

Ces justes nous ont non seulement cachés, protégés, au péril de leur vie et de celle de leur famille, mais en nous recueillant chez eux, ils nous ont évité le pire, les rafles, les wagons à bestiaux, plombés, la chambre à gaz, le four crématoire. Nous étions condamnés à mort, non pour ce que nous avons fait, mais pour ce que nous étions. Ils ne nous connaissaient pas, ils ne savaient rien de nous et pourtant pour un temps, nous étions devenus le centre de leur vie. Tous ont considéré n'avoir rien fait d'autre que leur métier d'Homme, ils ont été l'honneur de la France, une lumière dans la nuit de la Shoah, un exemple pour les jeunes générations.

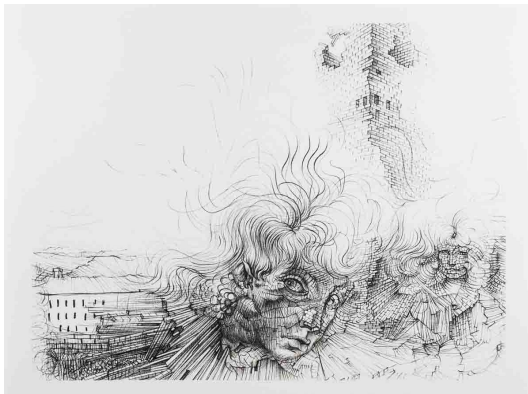
Lorsqu'en 2007 Madame Simone Veil et Monsieur Jacques Chirac, alors Président de la République, ont fait entrer la mémoire des Justes au Panthéon, j'étais présente à cette belle et émouvante cérémonie et j'ai réalisé qu'enfin on leur donne la place qu'ils méritent, celle "des grands Hommes". Leurs noms sont inscrits dans le jardin des Justes à Jérusalem, symbole de notre reconnaissance qui leur est acquise pour l'éternité. Les voix des 76.000 juifs déportés de France, dont 11.500 enfants nous hantent, il nous est interdit d'oublier. Notre devoir de rescapé de la Shoah, est de témoigner, non pas à la place des victimes, mais en leurs noms. Tant que nous parlerons d'eux, ils n'auront pas disparus. Vous qui êtes présents ici aujourd'hui, êtes les héritiers de notre mémoire commune, de notre histoire, de l'Histoire. Ne les oubliez pas, ne nous oubliez pas. Dites le à vos enfants, que vos enfants le disent à leurs enfants et ainsi de génération en génération, afin que cette mémoire reste vivante à jamais."

La photo : Edith Moskovic (à gauche) avec Francis Fourcou, réalisateur et Marie-Geneviève Dagain, dont la tante fût infirmière au Récébédou en 1941

PROLONGEMENTS

1 - L'engagement et la solidarité aujourd'hui

2 - Résister par l'Art et la Littérature : Les artistes et intellectuels dans les camps,... Un exemple, le Camp des Milles



Le Camp des Milles a abrité une **importante communauté d'intellectuels et d'artistes européens**, allemands en particulier, dont beaucoup étaient internationalement reconnus, tels que Max Ernt et Hans Bellmer, des prix Nobel, des hommes politiques, des journalistes... De l'enfermement et des privations ont émergé une forte émulation créative et une volonté d'utiliser **l'art pour résister à la déshumanisation programmée**. Des centaines d'œuvres ont été réalisées au Camp des Milles. Dans Die Katakombe, un four à tuiles, des moments culturels étaient organisés, à la bougie. **Beaucoup de traces** de cette création artistique foisonnante demeurent et sont à découvrir aujourd'hui sur les murs du camp.

2 - Le monde a atteint le nombre record de 60 millions de déplacés, selon l'ONU



Des centaines de réfugiés et de migrants à bord d'un bateau de pêche quelques instants avant d'être secourus par la marine italienne en juin 2014. Les guerres, les conflits et la persécution ont généré le plus grand nombre jamais observé dans l'histoire moderne de personnes déracinées en quête de refuge et de sécurité, indique un nouveau rapport du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR), rendu public en juin 2015. La dernière édition du rapport du HCR sur les tendances mondiales fait état d'une hausse considérable du nombre de personnes forcées à fuir, avec 59,5 millions de déracinés à la fin 2014 comparé à 51,2 millions l'année précédente et 37,5 millions il y a une décennie.